

Université de Nantes
Licence 2 philosophie
Ferrari Yoa
Année 2011/2012

Professeur : Patrick Lang

Philosophie morale et politique

La notion de bonheur dans *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote

SOMMAIRE

Introduction	3
I – L'opinion sur le bonheur : Le bonheur comme souverain bien et fin dernière	3
a) Le souverain bien et la finalité chez Aristote	3
b) Méthode dialectique et accord sur le bonheur comme souverain bien	4
II – La réponse d'Aristote à la question de savoir comment saisir la nature du bonheur et ses aspects	6
a) Une hiérarchisation des biens : la pensée comme activité par excellence	6
b) La fonction propre de l'homme	7
c) La dimension nécessaire de l'activité	7
III – Le rôle de la vertu dans l'accès au bonheur	8
a) Qu'est-ce que la vertu ?	8
b) Pourquoi la vertu est-elle essentielle au bonheur ?	9
IV – Le plaisir	9
a) Qu'est-ce que le plaisir ?	10
b) Relation plaisir / bonheur : quelle place tient le plaisir dans l'accès au bonheur ?	11
V - Quelles sont les activités qui vont permettre à l'homme d'exercer sa fonction propre, en accord avec la vertu?	12
a) L'amitié	12
b) La contemplation du vrai	13
c) L'indépendance du bonheur en tant qu'activité	13
Conclusion	14
Bibliographie	14

Introduction :

Aristote (384 – 322 avant notre ère) est un philosophe de l'Antiquité grecque, disciple de Platon pendant près de vingt ans. Il va néanmoins par la suite s'en éloigner en le critiquant sur trois points : principalement sur la théorie des idées mais aussi sur ce qui concerne la méthode dialectique et le régime politique idéal.

Pour Aristote, le bonheur est la fin suprême de la philosophie. La vision du bonheur chez Aristote est ainsi au centre de sa philosophie et a eu une très grande influence au cours de toute l'histoire des idées. Cette conception du bonheur va permettre d'analyser ce qu'il est possible d'exiger de la politique, et quel est son rôle dans la recherche du bonheur des citoyens. Le bonheur est une notion étudiée notamment dans le livre I et X de son œuvre *Éthique à Nicomaque*, qui est l'une des plus influentes dans l'histoire de la philosophie. L'Éthique est considérée par Aristote comme le couronnement de la philosophie et la connaissance du monde sensible n'est que le moyen en vue de cette fin. Il cherche donc à répondre à travers cette œuvre à des questions fondamentales comme celle-ci : quel est le sens de la vie, comment vivre ? C'est selon Aristote la philosophie qui doit permettre la meilleure des vies. Nous allons donc examiner quelle est la vision du bonheur chez Aristote, et ce qui lui permet de légitimer ce point de vue, tout d'abord à travers une étude de sa méthode, pour ensuite souligner les notions clés permettant la compréhension de la notion de bonheur.

I – L'opinion sur le bonheur : Le bonheur comme souverain bien et fin dernière

a) Le souverain bien et la finalité chez Aristote¹

Dans le livre I de l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote expose tout d'abord les opinions de ses prédécesseurs sur le bonheur. Il fait alors usage de la méthode dialectique, point de départ dans sa philosophie quant à la recherche scientifique. Aristote introduit son propos par la phrase « Toute technique et démarche méthodique [...] semble viser quelque chose de bon »². Il semble ainsi dire qu'il y a nécessairement une fin à toutes les activités de l'homme. Sinon nous voudrions sans jamais rien vouloir, ce qui serait absurde. Selon l'auteur, deux sortes de fins existent : les fins que l'on veut en vue d'autre chose et les fins que l'on veut pour elles-mêmes. Il faut penser le bien comme ce qui, pour chaque activité, en est la fin. Il y a des biens secondaires, intermédiaires, qui aident l'individu

1 Cf. *EN I*, préambule

2 Cf. *EN I*, 1094 a 1

à se procurer un bien supérieur. Ces biens sont des instruments, des étapes, qu'il est parfois nécessaire de parcourir pour atteindre le bien absolu. Il doit donc exister un but que l'on ne veut que pour ce qu'il est, et qui englobe toutes les autres fins que l'homme veut atteindre. Aristote opère ainsi une hiérarchie : d'étage en étage, l'homme monte vers une fin, qui devient ensuite un moyen pour une fin supérieure, jusqu'à ce qu'il atteigne une fin en soi, un souverain bien. Aristote expose donc une prémisse *a priori* selon laquelle, s'il y a un unique bien en vue duquel on cherche tous les autres biens, et qu'on ne cherche pas lui-même en vue d'autre chose, ce bien est nommé le « Bien Suprême ».

b) Méthode dialectique et accord sur le bonheur comme souverain bien³

A partir de cette prémisse, Aristote va faire un constat empirique : un tel bien existe, et ce bien est le bonheur. Au passage, il critique aussi la définition du bien selon Platon : si le bien est quelque chose de transcendant, alors on ne pourra jamais le réaliser. Ce qui intéresse Aristote est un bien *humain*, c'est à dire quelque chose que l'homme puisse atteindre. Pour atteindre le bonheur, il ne s'agit donc plus de quitter la condition humaine pour parvenir au monde intelligible, comme chez Platon, mais il faut l'atteindre en tant qu'homme dans ce monde-ci et dans cette vie. Le premier constat d'Aristote est qu'il y a un accord unanime sur le fait que cette fin est le bonheur. Cette observation, en tant que relevant de l'opinion commune, correspond à la méthode dialectique. Le bonheur en effet est désirable en soi et il n'existe pas de fin supérieure. Il possède alors un caractère définitif, parfait et complet, permettant ainsi de justifier toutes les actions. Autrement dit, le bonheur est autonome, il se suffit à lui-même. Ce point est important car il va ainsi opérer l'indépendance du souverain bien, et donc de la vie du sage, car être heureux, c'est se suffire à soi-même. Ainsi, à travers l'identification du bonheur au souverain bien, celui-ci est caractérisé comme indépendant et auto-suffisant.

La méthode dialectique a donc permis d'identifier le bonheur comme le souverain bien, mais elle va également mettre au jour le problème qui se situe dans la nature du bonheur, en tant que sur ce point, les opinions diffèrent. En effet, ce qu'Aristote remarque ensuite, c'est que sur la nature du bonheur, le sage et le vulgaire ne sont plus d'accord. Cela provient du fait que le bonheur est toujours désirable car censé remplir un manque, qui diffère d'un individu à l'autre, et aussi pour un même individu d'un temps à un autre. C'est pourquoi, et Aristote le précise lui-même, « tombé malade, il (l'individu) dit que c'est la santé, et dans l'indigence, que c'est la richesse »⁴. Une fois ce manque satisfait, l'individu déplace alors son désir vers un autre but, qui devient à son tour

3 Cf. *EN I*, 1098 b 15

4 Cf. *EN I*, 1095 a 20

l'incarnation du bonheur. C'est donc à travers ce qu'il ne possède pas que l'individu imagine le bonheur, et cette représentation lui est nécessaire car, en focalisant sa volonté sur un objet précis, il se sent satisfait, s'illusionnant sur le bonheur à portée de main.

Selon Aristote, ces différences sont le fruit de modes de vie différents. En effet, le bonheur est en relation étroite avec le genre de vie que chacun mène⁵. Aristote distingue pour cela trois types de vie, et donc trois types de bien, chacun d'eux favorisant une inclination vers une manière particulière d'entendre le bonheur : la vie des jouissances matérielles, la vie politique et la vie intellectuelle.

Tout d'abord, « pour la masse et les gens les plus grossiers, c'est le plaisir »⁶. La satisfaction des sens est vue comme un but en soi que cette catégorie d'hommes s'efforce d'atteindre, ne connaissant pas de valeurs plus hautes. Cependant, penser les jouissances matérielles comme le souverain bien pour l'homme est, selon l'auteur, incomplet et même faux, car celles-ci ne représentent un but que dans la mesure où elles sont un moyen pour atteindre une fin supérieure. Néanmoins, ces possessions matérielles ne sont pas à condamner entièrement. Aristote reconnaît en effet que le bonheur est très difficile à acquérir pour celui à qui il manque quelques coordonnées essentielles comme la richesse, le succès politique, une famille « noble », la beauté, etc. C'est pourquoi Aristote ne condamne pas la richesse, pour cela même qu'elle facilite l'accès au bonheur.

D'autre part, « les esprits distingués et vraiment actifs placent le bonheur dans la gloire ». L'honneur est, pour ceux qui mènent une vie active dans la cité, la récompense rêvée et la cause des actions et faits dignes d'éloge. Arrivé à cette conception du bonheur, Aristote observe que les honneurs sont accordés, ce qui va à l'encontre de l'idée que c'est un acquis personnel, dépendant uniquement de la personne qui le possède. Aussi cette gloire tant désirée paraît-elle plutôt une preuve des capacités de quelqu'un, donnée à la communauté pour qu'elle lui reconnaisse le mérite ; c'est un parcours orienté vers l'extérieur pour confirmer ses vertus en les actualisant.

Pour ceux qui mènent une vie contemplative, dédiée à la recherche de la vérité et à la science, le bonheur réside dans la « vision des principes ». Ce mode de vie, qui est celui des sages sera développé plus tard dans l'argumentation⁷.

5 Cf. *EN I*, 1095 b 15

6 Cf. *EN I*, 1095 b 16

7 Ce point est développé uniquement à partir du livre X de *EN*.

II – La réponse d'Aristote à la question de savoir comment saisir la nature du bonheur et ses aspects

a) Une hiérarchisation des biens : la pensée comme activité par excellence

Pour résoudre le problème sur la nature du bonheur, Aristote va tout d'abord examiner s'il y a une possible hiérarchie des biens en vue du bonheur. Il y a d'abord les biens mais qui ont pour fin autre chose qu'eux-mêmes, par exemple la richesse. Ce genre de bien est le plus bas. Il y a ensuite des biens qui sont une fin en eux-mêmes. On retrouve ici les trois modes de vie cités ci-dessus : vie matérielle, vie politique et contemplation. Dans ces trois modes de vie, nous retrouvons des fins qui sont des fins en elles-mêmes. En effet, le plaisir, les honneurs et la vérité sont des biens que nous voulons pour ce qu'ils sont et non en vue d'autre chose. C'est cette ressemblance qui explique notre possible erreur quant à la nature du bonheur.

Aristote va à partir de ce point s'attacher à montrer en quoi la vie contemplative est supérieure aux deux autres modes de vie possibles, qui sont ceux de la masse et de l'homme politique⁸. Pour la masse, le bonheur se situe dans le plaisir. Cela pose alors un problème quant à la cohérence avec la définition du bonheur car le plaisir dépend de quelque chose d'extérieur qui n'est pas nécessairement un bien en soi. De même, les honneurs ne dépendent pas de nous, on nous les assigne mais nous n'en sommes pas maîtres. La vie contemplative, qui est la vie des sages, se distingue pour cela des deux précédentes car elle possède un caractère permanent, continu, et indépendant.

Pour consolider l'idée précédente sur la supériorité de la pensée en tant qu'activité, Aristote va par la suite exposer quelles en sont les caractéristiques et en quoi la pensée est l'activité par excellence de la vie humaine, à la différence des autres biens nommés ci-dessus⁹. Tout d'abord, cette activité est la plus haute et la plus agréable, en tant qu'elle représente le mieux la sagesse. C'est également la plus continue dans le sens où l'on est capable de penser en continu mais non d'agir. C'est par ailleurs l'activité la plus indépendante car elle a son plaisir propre et n'a pas d'autres fins qu'elle-même, ce qui la rend inusable pour l'homme. Celui qui médite en effet, n'a besoin de rien, au contraire, les choses matérielles sont comme des obstacles au libre cours de sa pensée¹⁰.

L'activité intellectuelle a par ailleurs un caractère divin¹¹. La preuve en est que toutes les

8 Cf. *ENI*, 1095 b 15

9 On fait référence ici aux biens tels que le plaisir, les honneurs, et la vertu, qui sont des fins en eux-mêmes.

10 Cf. *ENI*, 1177 a 20

11 Cf. *ENI*, 1178 b 10

actions semblent être indignes des dieux. On ne peut en effet les imaginer jouer ou marchander sans que cela ne tourne au ridicule. Aristote en conclut ainsi que l'activité des dieux doit être de nature méditative. L'auteur précise néanmoins que ce n'est pas pour autant qu'il faut se limiter à penser en tant qu'homme. Il faut chercher à s'approcher du divin car se comporter en immortel l'emporte en valeur sur toutes les autres actions. Le bonheur achevé se situe ainsi dans l'activité méditative et dans la perfection de l'acte. C'est la raison pour laquelle l'homme doit agir de manière rationnelle mais aussi conformément à la vertu.

b) La fonction propre de l'homme

Pour démontrer la supériorité de cette vie, en tant que recherche de la vérité, Aristote va par la suite s'interroger sur ce qui constitue l'essence propre de l'homme¹². A cela, il va répondre que c'est l'activité de l'âme en tant qu'elle est conforme à la raison. Pour légitimer sa réponse, Aristote expose son raisonnement. Tout d'abord, pour connaître la fin suprême d'un être, il faut connaître sa fonction spécifique¹³. Par exemple, la fin dernière de l'œil est de bien voir. La fonction propre d'un être est donc le fait de réaliser excellemment sa nature. Il faut ainsi trouver ce qui chez l'homme fait sa spécificité. C'est la réalisation de cette fonction qui va permettre d'atteindre le bonheur.

A partir de là, nous pouvons conclure que le bonheur ne peut pas être dans le plaisir, en tant que les sensations sont des affects corporels partagés avec tous les animaux. Pour Aristote, ce qui distingue l'humain des autres êtres vivants et qui le rend capable d'accéder au bonheur, c'est « la vie active de l'être doué de raison ». La différence spécifique entre l'homme et les autres êtres vivants provient donc de l'âme rationnelle de l'homme, ce que ne possèdent pas les autres animaux. La fin suprême de l'homme serait donc l'activité rationnelle.

c) La dimension nécessaire de l'activité

Néanmoins, pour atteindre le bonheur il ne suffit pas de penser. En effet, ce serait considérer le bonheur uniquement comme un état, et bonheur serait alors la même chose que sagesse. Le bonheur n'est pas seulement un état, mais l'actualisation de cet état, la réalisation de la fonction propre. Il ne suffit donc pas de posséder la raison, qui est en chaque homme, mais celui-ci doit agir selon elle. Aristote affirme effectivement que ce n'est pas une simple disposition, un simple état, car cela ne donnerait l'occasion d'accomplir aucun bien. Le bonheur serait alors en puissance. L'auteur prend pour cela l'exemple des jeux olympiques. Ce ne sont pas les personnes les plus belles et les

12 Cf. *EN*, I, 1097 b 23

13 Cf. *EN*, I, 1097 b 25

plus fortes qui gagnent la couronne, mais dans un premier temps celles qui prennent part à la compétition. Il en est de même pour le bonheur : il est atteint par ceux qui agissent dans la vie conformément à leur fonction propre.

III – Le rôle de la vertu dans l'accès au bonheur

a) Qu'est-ce que la vertu ?

Pour définir le rôle de la vertu dans l'accès au bonheur, il faut d'abord constater que celle-ci est un acte. La vertu est une disposition naturelle en l'homme qu'il a besoin d'exercer pour la posséder. La vertu n'est ni une pure connaissance, ni une action isolée, mais une habitude, une disposition stable et durable de la volonté, acquise par l'exercice à bien agir¹⁴. C'est donc uniquement en exerçant sa vertu à travers ses actions que l'homme peut devenir vertueux. Elle n'est en effet pas naturelle, et la preuve en est le constat de la possible existence chez l'homme de son contraire, le vice¹⁵. C'est la raison pour laquelle le bonheur n'est pas un simple état de sagesse mais se trouve à travers l'action vertueuse.

Cette vertu éthique est composée de deux éléments. L'un est la vertu morale, qui est volontaire et détermine le but. Elle a ainsi une dimension pratique en tant qu'elle permet de perfectionner nos désirs en vue de l'action. Le second élément est la vertu intellectuelle, qui précise les moyens à employer pour atteindre un but. C'est alors une vertu théorique en tant qu'elle permet le perfectionnement de l'intelligence seule en vue de la contemplation. Ces deux vertus ne s'acquièrent pas de la même manière car, alors que la vertu intellectuelle s'acquiert par l'éducation, la vertu morale s'acquiert par l'habitude à agir de manière vertueuse.

La vertu est définie dans l'*Éthique à Nicomaque* comme étant le juste milieu déterminé par l'homme prudent : c'est la doctrine de la *mésotès*¹⁶. Cependant, il ne faut pas voir la vertu comme une moyenne mais comme un « sommet » entre deux extrêmes. Le mot grec correspondant à la vertu est « *arété* », qui signifie l'excellence. La vertu serait l'excellence d'une qualité propre, c'est-à-dire l'excellence spécifique de chaque être. Le contraire serait alors la médiocrité

La vertu, qui conduit au bonheur par le plaisir et le bien, n'est ainsi ni une passion, ni une puissance : elle est essentiellement une habitude, mais pour être vraiment complète, elle doit être volontaire, suivre le choix ou la préférence qui résultent de la délibération. L'intention droite donne à l'acte sa valeur morale. La vertu est donc une science mais elle ne pourrait se passer d'action.

14 Thèse développée dans *EN II*

15 Cf. *EN I*, 1103-a-25/30

16 Cf. *EN III*

b) Pourquoi la vertu est-elle essentielle au bonheur ?

Aristote affirme dans le livre I que la vertu est essentielle au bonheur en tant qu'un office appartient à un individu et à son homologue vertueux¹⁷. Il prend pour cela l'exemple du cithariste en comparaison avec le bon cithariste. L'office du cithariste est de jouer mais celui du bon cithariste est de bien jouer. La supériorité attribuée par la vertu à une espèce s'ajoute donc à son office. Mais pourquoi alors Aristote fait-il de la vertu une condition nécessaire au bonheur ? Il semble en effet au premier abord que la pensée actualisée pourrait suffire à ce que l'homme réalise sa fonction propre et soit ainsi heureux. Selon l'auteur, cette activité à elle seule ne permet pas d'atteindre le bien. Il faut, pour que les œuvres de l'homme soient belles et parfaites, qu'elles traduisent sa vertu. On voit de cette manière que l'activité rationnelle détermine l'humain, mais non le bien ou la vertu. Il est hors de question de demander à la raison pure ce qui est bien. Par conséquent, l'office de l'homme est de vivre de manière conforme à sa raison, et s'il effectue bien son office alors l'œuvre sera belle, et il atteindra le bonheur. La définition du bien comporte donc un genre (qui est l'activité rationnelle) et une différence spécifique (le fait que l'activité exercée traduise la vertu). Le genre dit en quoi le bien est chose proprement humaine, et la différence, ce en quoi cette chose humaine est spécifiquement un bien. Nous comprenons ainsi que la sagesse est la traduction du bonheur, la sagesse étant l'activité méditative accompagnée de vertu.

On s'aperçoit alors qu'il y a identification entre bien préférable en soi, essence de l'homme, bonheur, et maintenant l'*arété*, qui est l'excellence de l'homme, intrinsèquement liée au bonheur et qui est elle aussi spécifiquement humaine en tant qu'identique à l'activité de l'âme. La vertu propre de l'être humain étant de bien penser, seul un être intellectuellement actif et vertueux peut donc accéder au bonheur.

IV – Le plaisir

Le plaisir a également un rôle important dans la constitution du bonheur. Ici, nous n'allons plus considérer le plaisir uniquement comme ce que recherche la masse, mais comme quelque chose d'inhérent à l'activité qui permet à l'homme de réaliser son humanité. L'homme doit éprouver du plaisir à travers son action. L'homme vertueux en effet n'est pas contraint à bien agir mais ressent du plaisir en agissant bien. Chez l'homme vertueux, la partie rationnelle aussi bien que la partie irrationnelle de l'âme tend à vouloir faire le bien. Il faut préciser que, alors que chez les Hébreux ainsi que chez les chrétiens le plaisir est suspect, la sphère grecque est elle (en général) favorable au plaisir, et ce d'autant plus que la chair n'est pas spécifiquement perçue comme un « péché ».

¹⁷ Cf. *ENI*, 1098 a 10

L'éthique d'Aristote accorde donc une dignité considérable au plaisir, bien qu'elle prenne néanmoins quelques distances avec les hédonistes purs, notamment Eudoxe, qui dit que «le plaisir, c'est le bien »¹⁸. Le plaisir et le bonheur ont des caractéristiques communes mais le bonheur ne se réduit pas au plaisir ; il peut éventuellement intégrer certains plaisirs à titre de composante.

Dans la première partie du livre X, Aristote va opérer une analyse interne de ce qu'est le plaisir : le plaisir comporte en lui-même sa propre plénitude. Il ne résulte pas d'un manque, à la différence de l'idée que défend Platon, mais est l'expression de la perfection de l'acte. Dès qu'une activité est pleinement réalisée, celle-ci s'accompagne de plaisir. Le plaisir est pour cela le couronnement de l'activité parfaite, et un sentiment parachevé de complétude. De cette manière, le plaisir et l'activité se renforcent mutuellement en tant que le perfectionnement de l'activité produit du plaisir et que le plaisir renforce le perfectionnement.

Par la suite, Aristote passe en revue les différents sens dont est doué l'homme en décrivant les plaisirs spécifiques à ceux-là, et poursuit en décrivant les différents types humains. A partir de cet examen, nous pouvons nous interroger sur les plaisirs dignes d'être intégrés au bonheur, étant donné qu'ils n'ont pas tous la même positivité. On ne doit pas perdre de vue pour cela la définition du bonheur. Le bonheur est le bien souverain qui n'a besoin de rien pour être complet, qui se suffit entièrement à lui-même et qui s'acquiert par l'exercice de l'activité qui exprime le mieux l'essence de l'homme. Cet acte est essentiellement la contemplation, la *theoria*. Mais quand on dit connaissance pure, n'oublions pas qu'il ne s'agit pas d'une activité intellectuelle froide, abstraite et désinvestie. Au contraire, c'est une activité agréable par elle-même et qui constitue une jouissance. Le plus humain des plaisirs est par conséquent pris à l'activité de l'âme sous sa forme rationnelle.

a) Qu'est-ce que le plaisir ?

Le plaisir fait l'objet de la fin du livre VII (livre consacrée à l'*akrasia*, qui peut se traduire comme l'absence de maîtrise de soi) et du début du livre X. Il semble essentiel de mener un examen sur le plaisir, d'abord parce qu'il comporte, même au niveau du sens commun, des caractéristiques qui sont propres au souverain bien, et il faut pour cela éviter toute ambiguïté qui pourrait amener à considérer le plaisir comme le but du genre humain. En effet, à la fin du livre I, Aristote indique les différentes caractéristiques du bonheur et nous nous apercevons alors que le plaisir possède ces mêmes caractéristiques, c'est-à-dire dans un premier temps, qu'il est quelque chose de préférable. Il est aussi quelque chose de naturel, dans le sens où il fait partie de la constitution de l'être humain et il pourrait donc correspondre à sa fonction propre (et donc au souverain bien). Une autre

¹⁸ Cf. *EN X*, 1172 b 2

caractéristique, et qui est encore plus dangereuse en tant que cœur de la définition du souverain bien, est le fait que le plaisir est un but ultime. L'homme cherche le plaisir sans viser autre chose. Le plaisir est donc préférable, naturel et une fin en soi, ces caractéristiques étant aussi celles du souverain bien. La question qu'il faut se poser alors est s'il n'est pas le souverain bien, et comment il est lié à celui-ci.

b) Relation plaisir/ bonheur : quelle place tient le plaisir dans l'accès au bonheur ?

L'activité propre à l'homme, et qui est alors son but ultime, n'est pas le plaisir bien que celui-ci soit inhérent à cette activité¹⁹. Le lien entre plaisir et bonheur n'est donc pas une identité mais une relation. En suivant le raisonnement d'Aristote, on s'aperçoit alors que l'activité correspondant au bonheur est une activité qui comporte un plaisir constant. C'est seulement l'activité intellectuelle qui peut procurer un plaisir continu car celles liées au corps s'arrêtent au bout d'un moment. Le plaisir éprouvé par l'activité intellectuelle est le plus stable et le plus fort. L'autosuffisance est un caractère fondamental du plaisir intellectuel en tant qu'il n'a besoin de rien d'autre que de lui-même pour exister. Ainsi, si l'activité est accompagnée de plaisir, la vie de l'homme vertueux sera agréable et heureuse.

On s'aperçoit donc que le plaisir de l'activité intellectuelle est au sommet d'une hiérarchie des plaisirs.

De même, tous les autres plaisirs doivent être compatibles avec cette activité. Tous les plaisirs conformes aux vertus cardinales sont des biens (par exemple le plaisir de l'art ou de l'amitié). Aristote ne condamne donc pas ce vers quoi tend le corps, comme bien manger ou bien boire, mais cela doit se faire sans excès et dans les limites de la tempérance. Néanmoins, tous ces plaisirs ne valent pas pleinement s'ils ne peuvent pas être intégrés à la tempérance. Quand Aristote parle de *sophia* (sagesse), il synthétise dans ce terme tout, c'est-à-dire la vertu comme excellence, l'acte propre humain, l'autonomie du souverain bien, et le bonheur de la connaissance.

Si la fonction propre est quelque chose de naturel mais qui se réalise à la suite d'un entraînement (vertu), le plaisir qui dérive de la fonction propre n'est pas réalisé de façon immédiate mais accompagne la réalisation de la vertu qui est propre de l'être humain. L'homme excellent est critère de la vertu et du plaisir car c'est le seul, réalisé dans son humanité, qui participe du vrai plaisir humain qui est le plaisir propre à sa fonction propre. De même, le plaisir achève l'activité. Il est un complément de l'acte parfait, et non sa fin. Autrement dit, il n'est pas la fin de l'acte mais vient s'ajouter à la perfection de l'acte. C'est la forme que prend un acte quand il est parfait. La

¹⁹ Cf. *EN X*, 1774 b 14

durée du plaisir est donc égale à celle de l'activité qui le provoque.

V - Quelles sont les activités qui vont permettre à l'homme d'exercer sa fonction propre, en accord avec la vertu?

Pour atteindre le bonheur, l'homme vertueux doit donc réaliser sa fonction propre qui est l'activité de la raison. Mais qu'est-ce que l'activité de la raison ? Aristote expose deux manières de l'exercer. Soit la raison se livre à une pure connaissance, c'est la dimension théorique de l'activité rationnelle. Soit la raison se réalise en réglant l'action de l'homme dans le monde, ce qui correspond à sa dimension pratique. Dans la dimension pratique, l'action elle-même se divise soit en production (*poiesis*) telle que dans les arts techniques, soit en action pure (*praxis*) plus noble et qui a sa fin en elle-même. Le bonheur consiste donc essentiellement dans deux activités : la contemplation du vrai, et l'action pure réglée par la raison, se manifestant dans l'amitié. Ces deux activités doivent s'exercer selon la vertu.

a) L'amitié

C'est tout d'abord à travers l'amitié que l'homme peut exercer sa faculté rationnelle tout en étant bon. L'amitié en tant que condition nécessaire au bonheur est en effet une thèse fondamentale dans l'*Éthique à Nicomaque*, développée notamment au livre IX. L'homme est un animal politique, comme le définit Aristote : cela signifie que l'homme, par sa nature même, est un être sociable et social, et il ne saurait trouver son bonheur en contraignant sa nature. Pour Aristote, l'accomplissement de la vie morale se fait dans la relation avec autrui. Aristote définit l'amitié comme étant une relation d'affection réciproque entre deux adultes égaux et similaires où chacun se réjouit mutuellement de la vertu de l'autre. L'amitié se fonde sur l'idée de passer du temps ensemble et de vivre ensemble car cela comporte que nous partagions des pensées et des perceptions. C'est ainsi que l'homme exerce sa fonction propre en tant qu'il réalise sa faculté rationnelle à travers les relations qu'il entretient avec autrui. On doit vivre avec ses amis car on accomplit avec eux des tâches qui sont propres à la réalisation de la spécificité de l'être humain. L'homme en effet ne se suffit pas à lui-même mais c'est avec ses amis qu'il peut atteindre une sorte de complétude. En effet, la vertu ne peut s'exprimer par un simple rapport à soi mais il y a besoin d'autrui. C'est l'amitié qui vient accomplir la justice en la surpassant, la justice étant la vertu à laquelle toutes les autres sont subordonnées. Aristote en conclut donc, au livre IX, que « L'amitié est absolument indispensable à la vie : sans amis, nul ne voudrait vivre ». L'amitié est donc une condition nécessaire au bonheur.

Nous nous apercevons alors que l'éthique a comme complément naturel la politique. L'homme, étant un être social, ne trouvera son plein épanouissement que dans le milieu social. Là seulement il pourra réaliser la vertu et le bonheur en acte. L'intérêt de la cité et du citoyen sont alors pleinement d'accord.

b) La contemplation du vrai

La seconde manière d'atteindre le bonheur est à travers la contemplation des vérités. C'est le bonheur le plus solide car il est garanti contre toutes les inconstances et les médiocrités de la vie. La contemplation du vrai est donc le genre de vie du sage et celui qui se rapproche le plus de la divinité. Dans le livre X de l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote précise que le bonheur réside dans la contemplation (*theoria*), qui est la plus haute activité (*praxis*) et qui permet à ce qu'il y a de plus haut dans l'homme, l'intellect (*noûs*), d'atteindre la connaissance. Cet activité possède son plaisir en elle-même, indépendamment de toute autre chose, et son plaisir est le plus fort. Mais, selon Aristote, cette activité contemplative ne peut être qu'un idéal que l'homme cherche à atteindre.

c) L'indépendance du bonheur en tant qu'activité

La dimension d'activité présente dans le bonheur va lui donner un aspect qui est l'une de ses caractéristiques fondamentales. Le bonheur est indépendant des autres choses, dans le sens où il dépend uniquement de nous-mêmes. La stabilité du bonheur tient donc à l'activité permanente de l'individu et non aux aléas de la chance et du hasard. C'est en effet à travers ses actions que l'homme devient vertueux, et qu'il peut ainsi actualiser, de manière parfaite, son office propre. Le bonheur peut en effet exister sans un plaisir constant. L'homme, même face à l'infortune, peut agir de manière vertueuse, rien ne le contraignant à agir de telle ou telle manière. Quelles que soient les circonstances, l'homme peut toujours agir de la meilleure manière possible, et donc être heureux, le bonheur étant l'activité de l'âme conforme à la vertu.

Conclusion :

Le bonheur humain, qui est la fin dernière de l'activité philosophique, s'obtient ainsi à travers la réalisation par l'homme de son office propre qui est l'activité rationnelle. A la différence de l'activité rationnelle, l'exercice de la vertu n'est pas propre à tous les hommes mais c'est celui-ci qui va permettre la perfection de cette activité. L'homme est maître de son action :c'est donc lui le seul responsable de son bonheur, le vrai bonheur ne pouvant disparaître par les seules circonstances. L'homme, pour être heureux, doit agir conformément à sa nature raisonnable et de manière

vertueuse. En tant que cause première de son bonheur à travers son action, l'homme ne peut donc exiger que le pouvoir politique, de nos jours l'État, le rende heureux.

Bibliographie :

- Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Présentation et notes de Richard Bodéüs, s.l. (Paris), GF Flammarion, 2004
- site : <http://ciorna.wordpress.com/sciences-po/le-bonheur-chez-aristote/>
- site : http://julien.dutant.free.fr/L6PH001U_2005/L6PH001U_TD_2_cours.pdf
- site : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Aristote>
- site : http://www.keepschool.com/cours-fiche-aristote_le_bonheur_et_la_vertu.html